

SUR QUELQUES PROPOS GEOGRAPHIQUES D'IBRAHIM PACHA, GRAND VIZIR DE SOLIMAN LE MAGNIFIQUE (1533)

NICOLAS VATIN*

Au printemps de l'anne 1533, Soliman le Magnifique et son grand vizir İbrahim Pacha négociaient avec Jérôme de Zara et Cornelius Duphlichus Schepper, représentants de Ferdinand d'Autriche. La teneur de ces discussions est bien connue, car nous possédons la relation latine qu'en fit Schepper⁽¹⁾.

Notre intention n'est pas de revenir aujourd'hui sur l'intérêt de ce texte pour l'étude de la diplomatie de l'époque⁽²⁾, mais d'en mettre en valeur une page où se dévoile en partie l'intéressante personnalité du grand vizir de Soliman. Qu'on nous permette de citer ce passage in extenso. Il se situe, tout au début d'un nouvel entretien accordé aux ambassadeurs par İbrahim Pacha.

Après les salutations d'usage, İbrahim, "se tournant vers Jérôme, "Toi, dit-il, tu connais bien Constantinople, mais toi, dit-il en se tournant vers Cornelius, tu ne l'as point encore vue suffisamment.

(*) CNRS, Doğu Araştırmaları Bölümünde, Türk Tarihi Mütehassısı

(1) *Enumeratio eorum quae per Hieronymum de Zara transacta sunt Constantionopoli ab eo tempore que ipsius filius inde recessit ad Maiestatem Regiam usque ad adventum Cornelii Duplicii Scepperi* (pp. 1-8), puis *Enumeratio eorum quae Constantionopoli transacta sunt post adventum Cornelii Duplicii Scepperi* (pp. 8-48), in A. von Gevay, *Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte der Verhältnisse zwischenn Österreich, Ungern und der Pforte im XVI und XVII Jahrhunderte V*, Vienne 1840, pp. 1-48.

(2) A ce sujet, cf J.-L. Bacqué-Grammont, "Une lettre d'İbrahim Paşa à Charles-Quint", à paraître dans *Studia Orientalia Hungarica* et "Autour d'une correspondance entre Charles-Quint et İbrahim Paşa", in *Turcica XV* (1983), pp. 231-246, qui fournit la bibliographie concernant la question.

Gornelius répondit que c'était vrai, mais que peut-être il la verrait mieux un jour.

Ibrahim demanda à Jérôme s'il était allé en Espagne. Jérôme répondit qu'il avait longé les rivages et les côtes, qu'il n'était pas allé cependant à l'intérieur, mais que Cornelius y était allé.

Se tournant vers Cornelius, le pacha lui demanda où résidait d'habitude l'empereur Charles, et Cornelius lui répondit qu'il avait coutume d'habiter divers lieux, tels que Séville Grenada, Tolède, Saragosse, Barcelone, Vallalodid, Burgos et autres..

Comme il lui demandait si l'une des villes qu'il venait du citer était plus grand ou plus belle que Paris Cornelius répondit que non.

Il lui demanda quel pays était le meilleur, de l'Espagne ou de la France. A quoi Cornelius répondit que, né sur les frontières de la France⁽³⁾, il trouvait celle-ci plus belle, mais que l'Espagne lui semblait de loin plus grande et plus forte.

Le pache répondit qu'il avait entendu dire qu'il y avait en France jusqu'à quarante fleuves navigables, et fort peu en Espagne, et il demanda pour quelle raison l'Espagne n'était pas aussi cultivée que la France.

Cornelius répondit que la cause en était l'expulsion des Sarrasins et des Maures appliquée par le roi Ferdinand le Catholique, lesquels Maures et Sarrasins étaient bons agriculteurs, travailleurs, ainsi aussi que l'expulsion des Juifs, et qu'une autre cause et était la grandeur d'âme des Espagnols, nés plutôt pour la guerre que pour la charrue. Une dernière raison était qu'on manquait d'eau en certaines régions. Mais le pays lui-même dans son ensemble était excellent et très fertile.

Ibrahim Pacha répondit que cette grandeur d'âme des Espagnols venait de la chaleur de l'esprit, prenant pour exemple les habitants de la Grèce et régions similaires, qui sont hardis et magnanimes.

(3) Il était né à Nieuport vers 1502, et avait fait ses études à la Sorbonne, puis à l'Université de Louvain: cf. Bacqué - Grammont, "Autour d'une correspondance", note 4.

Il se mit alors à exposer le cas du lion, disant que celui-ci, le plus fier des animaux, était dompté non par la force, mais par l'astuce, d'abord par le don gracieux de nouriture de la main du maître, puis par l'habitude. Le maître tenait un bâton pour l'effrayer, et pour se protéger en cas de besoin. Personne n'oserait donner à manger à ce lion que celui auquel il s'était habitué. Le prince était un lion, les conseillers des maîtres et des dompteurs. Le bâton était la vérité et la justice, qui seules pouvaient dompter les princes. Le grand César des Turcs était un lion. Charles César était un lion aussi. Lui, Ibrahim Pacha, domptait son maître, le César des Turcs, avec ce bâton de la vérité et de la justice. Il était juste que les ambassadeurs royaux on fissent autant avec Charles César."

Ce qui frappe d'abord à la lecture de ce texte, et c'est bien entendu ce qu'en ont principalement retenu les commentateurs, est l'orgueil et la forte personnalité du grand-vizir de Soliman. Dès les premières minutes de l'entrevue, c'est lui qui mène la discussion et s'impose aux ambassadeurs par un étalage de supériorité, dont un premier élément est sa condescendance vis à vis des deux diplomates traités en simples touristes et Jérôme l'avait fort mal pris quelques jours auparavant quand on lui proposait, pour l'occuper, de le promener. Il était venu, disait-il, non pour voir la région, mais pour remplir sa mission⁽⁴⁾. Ibrahim marque encore sa supériorité en montrant aux deux Européens qu'il connaît leur pays, et la Méditerranée en général: ce n'est pas à lui qu'on en contera. Que dire enfin de cette comparaison insolente du ministre au dompteur, trop extraordinaire pour qu'on accuse l'ambassadeur de l'avoir inventée? On notera surtout qu'elle permet d'entrer dans le vif du sujet sans quitter le ton de l'exotisme et de la conversation mondaine, obligatoire, bien entendu à toute entrée en matière. Bref, Ibrahim sait où il va, et, de question en question, dirige la conversation et mène le jeu comme il l'entend.

Il me semble pourtant qu'il y a là plus qu'une habileté de diplomate. Le "tourisme", par exemple, est peut-être la marque d'un souci noble qu'il n'y paraît. On l'a dit, le pacha avait déjà proposé à Jérôme de lui faciliter la visite du pays et s'était étonné de son refus. Du reste Olayus Gritti, son homme de confiance, se chargera

(4) Cf. Gevay, op. cit., p.5.

par la suite de montrer aux ambassadeurs sa demeure, unde tota Constantinopolis videre potest, et leur fera visiter les forts du Bosphore ⁽⁵⁾. Pour les deux "Ottomans", une telle visite est certainement digne d'intérêt: indépendamment de leur volonté de faire prendre patience à leurs hôtes et de les impressionner, on peut supposer qu'il ne font pas la même différence que Jérôme entre un voyageur dilettante et un homme sérieux en mission. Un Turc comme Ibrahim Pacha montrerait-il.

Plus de curiosité que nos Occidentaux? Ne faut-il pas lui attribuer une attention plus grande qu'on ne pourrait croire aux réalités de ce monde et à la géographie?

Car c'est d'abord le souci de se renseigner exactement⁽⁶⁾ que dénotent ses questions sur les lieux de résidence de Charles Quint et sur les qualités comparées de la France et de l'Espagne. Le fait est déjà par soi-même digne d'être noté. Mais on soulignera surtout que la curiosité du grandvizir, va droit à l'essentiel, du moins du point de vue de la géographie humaine: occupation urbaine, comparaison des climats, des possibilités offertes au commerce et à l'agriculture par les fleuves existants, de la fertilité des deux pays... On ne s'étendra pas ici, faute de compétences, sur la bien intéressante réponse de Cornelius blâmant très clairement la politique d'expulsion des Musulmans et des Juifs. De tels propos étaient bien faits pour flatter un Musulman, mais sans doute n'est-ce pas dans cet esprit qu'ils sont rapportés. Revenant donc plutôt à Ibrahim Pacha, on admettra que les problèmes qu'il soulève montrent en lui l'homme d'Etat, qui cherche à mieux connaître, l'adversaire, à comparer les richesses relatives et les possibilités d'action de son ami français et de son ennemi espagnol. Pourtant, quelque chose de plus perce dans son discours. Il ne lui importe pas seulement de savoir si les villes de Charles Quint sont plus grandes que Paris, mais aussi s'il en est de plus belles ⁽⁷⁾. Derrière le ministre apparaît donc

(5) Idem, p.32

(6) Un tel souci est attesté par Jenkins, qui ne cite malheureusement pas ses sources, si celles-ci ne se limitent pas au passage que nous étudions: H.D. Jenkins, Ibrahim Pasha, Grand-Vizir of Suleiman the Magnificent, Columbia University Press, New York 1911, reprint AMS Press, New York 1970, pp. 80-81. Jenkins affirme aussi (p.22) qu'il était grand lecteur de géographie et d'histoire.

(7) L'adjectif utilisé est pulcher, qui peut avoir un sens figuré (noble, glorieux). Il semble pourtant avoir ici une signification esthétique, comme le montre le paragraphe suivant.

un homme curieux, dont on remarquera qu'il est fort bien renseigné. On insiste à juste titre sur le manque d'intérêt des Ottomans pour l'autre, pour l'Européen en particulier⁽⁸⁾. Pourtant, Ibrahim Pacha connaît la réputation de Paris, il est vrai déjà présente chez les géographes arabes⁽⁹⁾, mais à aucun Turc n'était encore allé. Il sait que la France est bien arrosée et fertile et que l'Espagne est sèche. Il avait même tenu, au cours d'une discussion présédente⁽¹⁰⁾, à préciser un peu froidement qu'il savait bien où était d'Argel (Alger), qu'elle était près de l'Espagne, et que le sandjak de Hayrü-ddin, alias Barberousse, était là⁽¹¹⁾.

Ces quelques remarques posent à nouveau le problème des connaissances des Ottomans, et cela d'autant plus que les ouvrages géographiques, qui se feront plus nombreux dans la seconde moitié du XVI^e siècle⁽¹²⁾, n'étaient guère abondants du temps d'Ibrahim Pacha, si du moins l'on excepte les traductions du grec commandées autrefois par Mahomet II⁽¹³⁾, qui ne semblent pas avoir eu d'influence considérable sur l'élite ottomane durant les règnes suivants. Dans un texte qui est comme l'écho inconscient de ce qu'écrivait un siècle avant lui Guillaume Postel dans sa République des Turcs⁽¹⁴⁾, Katib Çelebi fait de la possession de notions géographiques un devoir de l'homme d'Etat:

Qu'on sache qu'aucune science n'est aussi nécessaire à ceux qui s'occupent des affaires de l'Etat que celle de la géographie. S'ils ne

(8) Cf., tout récemment, B. Lewis, *The muslim discovery of Europe*, Londres 1982.

(9) Cf. A. Miquel, *la géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, Paris-La Haye 1967-1980, II p.357.

(10) Gevay, op.cit.p.14.

(11) Sans doute s'agit-il des îlots de la côte d'Alger, où les Espagnols avaient bâti une forteresse dont Barberousse s'était emparé le 27 mai 1529 (É.I 2 I, p.533). Les ambassadeurs en avaient demandé restitution à l'Espagne (Gevay, p.13)

(12) Cf. A. Adnan Adivar, *Osmanlı Türklerinde İlim*, İstanbul 1982, pp.85-95; B. Lewis, op.cit., pp.152 sq.

(13) Adivar, op.cit. pp. 33-36; F. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps*, Paris 1954, pp. 297-301, Kritoboulos fait le récit de cette commande (V, 56, 60), *History of Mehmed the Conqueror*, trad. CH.T. Rigg. Princeton 1954, pp.209-210.

(14) G. Postel, *De la République des Turcs*, Poitiers 1560, dédicace au Dauphin (pp.II-III), et conclusion, p.90: il faut chasser les Ismaélites pour redonner à la chrétienté catholique le pouvoir spirituel et temporel qui lui est dû. C'est pourquoi Postel a rédigé son livre, et particulièrement en français, "langue des Roys et peuples Treschrestiens", "pour donner, en ayant vraye connoissance de l'ennemy, le moien de luy résister."

connaissent pas toute la surface de la terre, ils doivent au moins connaître la conformation de l'empire turc et des Etats voisins, de telle sorte que lorsqu'il sera nécessaire d'entreprendre un voyage, ou d'envoyer une armée dans quelque pays que ce soit, ils puissent être convenablement dirigés. De plus, cette science rendra plus aisée l'invasion du territoire ennemi et la défense de ses propres frontières (15).

Ces quelques phrases donnent à penser que les hommes d'Etat ottomans de l'époque étaient passablement ignorants en géographie. Le fait est d'ailleurs confirmé pour des périodes postérieures: les travaux de Katib Çelebi et de ses successeurs eurent une influence limitée, si l'on songe qu'en 1770 le gouvernement ottoman se plaignait auprès de la République de Venise de ce qu'elle avait permis à la flotte russe de passer de la Baltique à l'Adriatique. On ne peut que conclure, avec Bernard Levis, qu' "apparemment les officiels de la Porte étaient encore guidés par des notions géographiques médiévales" (16). Certes on peut opposer à cet exemple celui de la mission de Mehmed Çelebi en France en 1718, dont le but était, certainement en partie de se renseigner (17). Mais la tentative, qui échoua d'ailleurs à long terme, est exceptionnelle. C'est bien plutôt, aux XVI^e et XVII^e siècles, le manque d'intérêt qui frappe chez les Ottomans.

En allait-il autrement aux périodes précédentes? En ce qui concerne İbrahim Pacha, nous en avons évidemment la preuve. Pourtant il ne semble pas que la littérature géographique du temps soit écrite dans l'esprit de l'introduction de Kâtip Çelebi le grand ouvrage de Pîrî Reis, le *Kitab-ı Bahriyye*, par exemple, est strictement technique et, de l'aveu même de son auteur, destiné aux seuls marins (18). Initialement, du reste, son livre consistait en notes personnelles à usage pratique. Au contraire, quand un texte para-

(15) Kâtip Çelebi, *History of the maritime wars of the Turks*, trad. J. Mitchell, Londres 1831, p.3.

(16) B. Lewis, *op.cit.*, p.1 54.

(17) Cf. l'introduction de Gilles Veinstein à Mehmet Efendi, *Le paradis des infidèles*, Maspéro, Paris 1981, pp. 27 Sqq.

(18) Cf. Pîrî Re'is *Kitâb-ı Bahriyye*, T.T.K., Istanbul 1935 p.3: *ilim-i mezkurda ta bu zamana gelince kimesne bu mesalde müfid yâdigâr eylememişdür.*

géographique était destiné au grand public, comme le Mir'atü-l-memâlik de Seyyidî Alî Re'is, il se recommandait par le merveilleux et non par son intérêt proprement géographique.

Aucune tradition culturelle turque (l'exemple lointain du Conquérant étant très particulier) ne semblait pousser Ibrahim à s'intéresser aux pays qu'il ne connaissait pas, ou à la géographie en général. Pourtant nous savons que c'est précisément sur l'injonction du grand-vizir que Pîrî Re'is dédia au Sultan Soliman son Kitâb-i Bahriyye (19). On peut supposer que l'auteur, qui attribuait à son travail un intérêt surtout technique, obéit à cet ordre par souci protocolaire. Mais il semble bien que l'attitude d'Ibrahim Pacha ait été différente. Pîrî Re'is raconte comment, chargé en 1524, de guider le vizir vers l'Egypte, il consultait ces notes. Intéressé par ce manège, Ibrahim se serait fait apporter le manuscrit, en aurait compris tout l'intérêt, et aurait félicité Piri Reis: "Compose de livre plein de qualité-lui aurait-il dit- que l'auditeur y trouve son profit/Car ce livre est très nécessaire, il serait bon qu'on le trouvât dans les trésors/ Corrige le et amène le sans faire de façon, pour que nous le donnions au şah du monde"(20). Certes, l'auteur peut avoir exagéré l'enthousiasme marqué par son illustre passager, mais son récit donne l'impression d'être véridique. D'ailleurs, le fait principal demeure qu'Ibrahim Pacha, s'était spontanément intéressé à ce travail, qu'il a voulu voir et comprendre, concrètement, ce qu'un autre aurait pu dédaigner comme strictement technique, concernant le capitaine de navire, et non l'administrateur. On est donc bien contraint d'admettre qu'Ibrahim montrait dans ce domaine un intérêt personnel.

L'originalité de la personnalité du grand-vizir apparaît clairement aussi dans ce qui est sans doute la partie la plus surprenante du petit dialogue qui nous occupe, le passage où il ébauche une théorie des climats. La grandeur d'âme des Espagnols vient de la chaleur de l'esprit, dit-il, prenant pour exemples les habitants de la Grèce et régions similaires, qui sont hardis et magnanimes.

(19) Pîrî Reis, op.cit., pp.6-7 et 853. Le second passage est cité par A. Afetinan, *Life and works of Pîrî Reis*, Ankara 1975, p.15.

(20) Pîrî Re'is, op.cit. p.853: *düzesin bu kitâb-ı hûb câmi /buna çok fa'ide kim olsa sâmi / / ve hem işbu kitab (sic) gayet gerek-dür/ haza'inde bulunmak yegrek-dür /// tashih edüb getür kılma bahâne /ki teslim edevüz şâh-ı cihana.*

A. Afetinan (p.15) traduit même la seconde partie du deuxième beyt par *It should be treasured by everybody concerned.*

De tels modes de pensée ne sont pas inconnus dans la tradition islamique⁽²¹⁾, qui les avait en partie repris de la pensée grecque. Mais peut-on comparer le tempérament de la Grèce à cette chaleur intense qui donne selon Mas'udi "un naturel emporté" aux habitants de l'Afrique sub-équatoriale?⁽²²⁾ De son côté, c'est à ceux qui connaissent des saisons violentes et opposées qu'Hippocrate attribue la "chaleur d'esprit"⁽²³⁾. Du reste la plupart des réflexions dans ce domaine, quand elles ne sont pas pointillistes mais reposent sur une théorie, ont à leur base des conceptions astrologiques⁽²⁴⁾.

Or on ne constate rien de tel dans les propos d'Ibrahim, aucune grande théorie sur les divisions du monde, aucun pédantisme. Apparemment, c'est moins en homme de culture qu'il parle ici qu'en homme d'expérience. Il est né dans cette Grèce qu'il compare par analogie à l'Espagne, et éprouve peut-être quelque fierté à appartenir à un peuple à l'âme chaude, hardi et magnanime. S'il parle de la Grèce donc c'est qu'il la connaît, comme il a connu l'Égypte. Homme d'État ottoman, Ibrahim fut aussi, pour cette raison même, un voyageur, un homme d'expérience, attaché à l'observation directe c'est là sans doute ce qui lui permet de se faire par comparaison une idée assez juste du climat espagnol d'après les quelques renseignements qu'on lui a fournis. Nulle part d'ailleurs il n'aurait pu acquérir les connaissances géographiques qu'il possède, puisqu'encore une fois il n'avait pas à sa disposition de littérature sur ces questions.

Mais ces deux caractères de l'homme d'État et de l'homme d'expérience ne sont pas incompatibles. S'il n'avait été qu'un Otto-

(21) Cf. A. Miquel, op.cit. I, pp. 11-14 et 48.

(22) Cf. A. Miquel, op. cit. I, p.11.

(23) Hippocrate, *Traité des Aires, des Eaux et des Lieux*, ed. Littré, t.II, Paris 1840, p.63.

(24) A commencer par celles développées dans son *Tetrabiblon* par Ptolémée, géographe dont Mahomet II avait commandé des traductions (cf. note 12). Il faudra attendre le dernier tiers du XVI^e siècle pour qu'en Europe Jean Bodin mette sur pied une théorie "réfutant l'erreur de Ptolémée et des anciens qui croyaient devoir établir une corrélation entre les mœurs des peuples et les signes du Zodiaque sous lesquels ils se trouvent." (*La Méthode de l'histoire* traduite et présentée par P. Mesnard, *Les Belles Lettres*, Alger 1941, p.69). Cf. J.L. Heilberg, "Théories antiques sur l'influence morale du climat", in *Scientia* XXVII (juin 1920), pp.453-464 et F. Lestringant, "Europe et théorie des climats dans la seconde moitié du XVI^e siècle", in *La conscience européenne au XV^e et au XVI^e siècle*, Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles Paris 1982, pp.206-226. Sur le fait qu'ibn Khaldun était encore inconnu en Turquie à l'époque Ibrahim Pacha, cf. Z. Fahri Findikoğlu, "Türkiye'de İbn Haldunizm", in *Fuad Köprülü Armağanı*, İstanbul 1953, pp. 153-163.

man cultivé, le vizir de Soliman n'aurait pas cherché à posséder un tel savoir. Un voyageur et un marin, même, comme Seyyidi Ali Reis, conservait des oeuvres illégitimes, au moins en apparence, quand il disait de son livre: "Quoique cet ouvrage ne soit en effet qu'un récit de peines et d'aventures; et qu'il ne soit qu'un livre de souffrances, on a trouvé bon cependant de l'appeler Miroir des pays, parce qu'on y indique la situation de tous les pays qui y ont été parcourus."⁽²⁵⁾ Mais, en tant qu'homme d'Etat, le grand-vizir se devait d'être plus directement en prise sur la réalité du monde extérieur. Du moins il le pouvait. Car ces connaissances, en quelque sorte techniques, que nous le voyons posséder sur des pays où n'allaient pas les Turcs, il n'a probablement pu les acquérir que dans le seul contexte qui le permit: celui des relations internationales. Nombreux sont en effet, les documents d'archives où l'on voit des espions, des correspondants chrétiens de la Porte, donner pour éclairer leurs rapports des précisions historiques ou géographiques sur les pays de leur compétence. C'est encore l'activité diplomatique qui pouvait fournir aux représentants des puissances étrangères l'occasion, comme ici, de enseigner les officiels ottomans. Par force, l'homme d'Etat qu'était Ibrahim devait donc être à même de posséder sur le monde habité des notions plus concrètes qu'on ne pourrait croire. La conversation citée haut, qui le montre se renseignant en homme d'Etat, est d'ailleurs révélatrice.

Faut-il pour autant parler de conceptions semblables à celles développées par la suite par Kâtib Çelebi? On soulignera qu'au XVI^e siècle le vizir est souvent un militaire, un technicien, plus ouvert qu'un juriste ou un simple honnête homme ottoman aux apports de l'extérieur. N'est-il pas vrai d'ailleurs que c'est précisément dans les domaines techniques et particulièrement guerriers que la Turquie se montra le plus perméable à l'influence européenne? On est donc tenté d'assimiler la curiosité géographique d'un Ibrahim Pacha, ou d'un Mahomet II avant lui, à une qualité professionnelle. Pourtant quand Kritoboulos rapporte les relations du Conquérant avec Amiroutzes, à qui il fit traduire Ptolémée, il met uniquement en valeur l'intérêt du sultan pour la science et la philosophie. Avant d'en conclure que le Grand Turc n'avait pas d'arrière-pensée concrète, il faut évidemment tenir compte de la personnalité du chroniqueur. Il est néanmoins intéressant de constater que Mahomet II désira voir composer, à partir des cartes dispersées dans

25. "Miroir des pays, ou relation des voyages de Sidi-Ali fils d'Housain, nommé ordinairement Katibi-Roumy, amiral de Soliman II, traduite de la version allemande de M. de Diez, par M. Moris, in Journal Asiatique IX (1826) et X (1827).

l'ouvrage, une carte générale de l'oikoumène. l'avantage du point de vue de la tactique paraît bien mince, et il est plus convaincant d'admettre que le Sultan désirait surtout se faire une idée complète et globale du monde, en souverain puissant peut-être, mais pas en homme de guerre. Pour parler comme l'auteur grec, cet intérêt semble bien être "philosophique". De même, le passage de Pîrî Re'is précédemment cité n'attribue pas au grand-vizir un intérêt particulièrement technique.

On a vu d'ailleurs que les facilités dont il disposait en tant qu'homme d'Etat ne suffirent pas à donner à ses lointains successeurs les connaissances géographiques de leur temps, ni, par conséquent, à leur inspirer une curiosité professionnelle dans ce domaine. Ibrahim Pacha avait les moyens de se renseigner. Encore fallait-il qu'il le désirât. Il s'informait parce que cela l'intéressait, en homme qui avait su sortir des limites de sa culture pour saisir les occasions que lui offrait sa charge, de même que, sans être marin, il s'était penché sur les travaux de Pîrî Re'is.

Il faudra donc bien conclure, avant tout, que nous avons affaire à une personnalité hors du commun, que ses voyages, sa carrière exceptionnelle, contribuèrent à former et à ouvrir au monde extérieur. Les propos du vizir de Soliman ne sont certainement pas révélateurs du niveau moyen de l'élite ottomane. On doit pourtant ajouter qu'il était des positions qui permettaient d'être bien renseigné, et d'abord celles qu'offrait la haute administration. Grâce à elles, on pouvait assouvir sa curiosité pour le monde extérieur. Sans doute aussi suscitaient-elles celle-ci, et, en ce sens, il n'est pas négligeable qu'Ibrahim ait été un homme d'expérience, un militaire et un homme d'Etat. Encore fallait-il prendre conscience des possibilités que lui offrait sa situation, et désirer intégrer des connaissances techniques à une culture qui ne l'était pas. Il semble qu'Ibrahim Pacha ait eu cette mentalité.

Est-il besoin d'ajouter que notre intention n'est pas de résoudre le problème des connaissances géographiques de l'honnête homme ottoman dans la première moitié du XVI^e siècle, mais plutôt de l'évoquer à nouveau, à la lumière d'un texte souvent lu, mais jamais sous cet angle?

N.V

Conversus ad Hieronymum, Tu, inquit, bene vidisti Constantinopolim sed ad Cornelium conversus, Tu, inquit, non satis bene eam vidisti.

Respondit Cornelius id verum esse, sed forte melius se ipsam aliquando visurum.

Quaesivit a Hieronyme an fuisset in Hispaniis. Respondit Hieronymus se circa littoralia et maritima fuisse, sed non in mediterraneis, sed ibi fuisse Cornelium.

Conversus ad Cornelium bassa, "ubi, inquit, residet communitur Carolus Imperator?" respondit Cornelius diversis illum in locis solitum residere, utpote: Hispali, Granate, Teleti, Caesaraugustae, Barcinonae, Vallisoleti, Burgis et alibi.

Quaesivit an aliqua dictarum urbium esset major Parhysiis aut pulchrior. Respondit Cornelius quod non.

Quaesivit quae regio esset malior Hispania an Francia. Respondit Cornelius sibi ut nato in confinibus Franciae, pulchriorem videre Franciam, Hispaniam longe majorem et robustiorem.

Respondit bassa se audivisse in Francia esse ad quadraginta flumina navigabilia, in Hispaniis admodum pauca, et quaesivit quare Hispania non ita esset culta ut Francia.

Respondit Cornelius propter expulsionem Saracenorum et Maurorum quam recit Rex Ferdinandus Catholicus, qui Mauri et Saraceni erant boni agricolae et diligentes; propter expulsionem etiam Iudeorum ex ipsa; propter magnitudinem animi Hispanorum qui ballo magis quam aratro nati sunt. Denique quia in aliquot locis esset penuria aquarum. Reginem tamen ipsam in universum esse optimam et feracissimam.

Respondit Ibrahimus Bassa hanc magnitudinem animi Hispanorum provenire ex caliditate cerebri, innuens eos qui habitant Graecia et similibus regionibus esse audaces et magnanimes.

Postea incepit narrare exemplum de leone, dicens esse leonem ferocissimum animalium, domari, non viribus sed ingenie, primum porrectis sibi a magistro escis gratis, deinde consuetudine. Magist-